

## VIII

*Prière pour aller au paradis avec les ânes*

Lorsqu'il faudra aller vers vous, ô mon Dieu, faites  
que ce soit par un jour où la campagne en fête  
poudroiera. Je désire, ainsi que je fis ici-bas,  
choisir un chemin pour aller, comme il me plaira,  
au Paradis, où sont en plein jour les étoiles.  
Je prendrai mon bâton et sur la grande route  
j'irai, et je dirai aux ânes, mes amis :  
Je suis Francis Jammes et je vais au Paradis,  
car il n'y a pas d'enfer au pays du Bon-Dieu.  
Je leur dirai : Venez, doux amis du ciel bleu,  
pauvres bêtes chéries qui, d'un brusque mouvement  
d'oreille,  
chassez les mouches plates, les coups et les abeilles...

Que je vous apparaisse au milieu de ces bêtes  
que j'aime tant parce qu'elles baissent la tête  
doucement, et s'arrêtent en joignant leurs petits pieds  
d'une façon bien douce et qui vous fait pitié.  
J'arriverai suivi de leurs milliers d'oreilles,  
suivi de ceux qui portèrent au flanc des corbeilles,  
de ceux traînant des voitures de saltimbanques  
ou des voitures de plumeaux et de fer-blanc,  
de ceux qui ont au dos des bidons bossués,  
des ânesses pleines comme des outres, aux pas cassés,  
de ceux à qui l'on met de petits pantalons  
à cause des plaies bleues et suintantes que font  
les mouches entêtées qui s'y groupent en ronds.

Mon Dieu, faites qu'avec ces ânes je vous vienne.  
Faites que dans la paix, des anges nous conduisent  
vers des ruisseaux touffus où tremblent des cerises  
lisses comme la chair qui rit des jeunes filles,  
et faites que, penché dans ce séjour des âmes,  
sur vos divines eaux, je sois pareil aux ânes  
qui mireront leur humble et douce pauvreté  
à la limpidité de l'amour éternel.

**AGRIPPA D'AUBIGNÉ**  
**1552-1630**

LIVRE VII. — JUGEMENT

*Le Jugement dernier*

...Mais quoi ! c'est trop chanté, il faut tourner les yeux  
Eblouis de rayons, dans le chemin des cieux.  
C'est fait, Dieu vient régner ; de toute prophétie  
Se voit la période à ce point accomplie.  
La terre ouvre son sein, du ventre des tombeaux  
Naissent des enterrés les visages nouveaux :  
Du pré, du bois, du champ, presque de toutes places  
Sortent les corps nouveaux et les nouvelles faces.  
Ici les fondements des châteaux rehaussés  
Par les ressuscitants promptement sont percés ;  
Ici un arbre sent des bras de sa racine  
Grouiller un chef vivant, sortir une poitrine ;  
Là l'eau trouble bouillonne, et puis s'éparpillant  
Sent en soi des cheveux et un chef s'éveillant.  
Comme un nageur venant du profond de son plonge,  
Tous sortent de la mort comme l'on sort d'un songe.  
Les corps par les tyrans autrefois déchirés  
Se sont en un moment en leurs corps asserrés,  
Bien qu'un bras ait vogué par la mer écumeuse  
De l'Afrique brûlée en Thyle froiduleuse...

## NYX

O vous mes nuits, ô noires attendues  
O pays fier, ô secrets obstinés  
O longs regards, ô foudroyantes nues  
O vol permis outre les cieux fermés.

O grand désir, ô surprise épandue  
O beau parcours de l'esprit enchanté  
O pire mal, ô grâce descendue  
O porte ouverte où nul n'avait passé

Je ne sais pas pourquoi je meurs et noie  
Avant d'entrer à l'éternel séjour.  
Je ne sais pas de qui je suis la proie.  
Je ne sais pas de qui je suis l'amour.

## VISAGE

Visage, nous vivons de ton absence,  
Regard voilé, nous voyons par tes yeux,  
Nous dormons, Source, à l'ombre de tes feux,  
Poème, nous rêvons de ton silence.

Tu es l'écart entre l'âme et les mots,  
Le secret qui jaillit dans nos paroles,  
La rosée qui fait naître ces corolles,  
L'aridité d'où fleurissent les eaux.

Immobile, c'est toi qui nous animes,  
C'est toi, Printemps, qui nous apprends la neige,  
Tu es le prisonnier qui nous assiège,  
L'enseveli en qui le temps culmine.

Exilé, tu règnes sur l'étendue,  
Immensité, l'enfance te ressemble,  
Cœur déchiré, rompu, tu nous rassembles,  
O plénitude, je t'adore nue.

# PATRICE DE LA TOUR DU PIN 1911

## ÉPIPHANIE

Une forêt, la nuit et sans pénombre  
Avec des arbres droits et clairsemés,  
Et l'éclat du cristal à l'extrémité des branches.

Pour se mouvoir à pas lents vers la lumière,  
Les yeux abîmés dans le ciel :  
Laisse ton livre pour la contemplation du ciel,  
La naissance végétale de l'aube.

Au lieu des escaliers surchargés de pierreries,  
Une montée, la nuit, entre des arbres transparents,  
Le compagnon spirituel à mes côtés  
Qui ouvre des yeux adorablement beaux.

Où courez-vous entre les rangs de jeunes frênes ?  
Nous avons eu mal aux vertèbres de nos cous  
Pour avoir trop jeté la tête en arrière,  
— L'étoile que nous dépassions.

Il faut partir, me dit l'ami spirituel,  
Donnez-moi votre main pour l'heure de l'envol,

Je ne sens déjà plus la même attirance  
De la terre, — mais l'autre, prodigieuse, grandit...

Les arbres, ils étaient droits et clairsemés ;  
Il me souffla : C'est l'heure...  
Nous sentîmes les branches qui frôlaient nos visages.

L'air vif battait nos fronts quand ils les dépassèrent...  
Il se tenait très loin et seul,  
Et tout le ciel était tendu vers Lui.

Et nous chantions avec des voix qui ressemblaient  
A celles des branches, avec un son de voix  
Qui pouvait être celui du vent dans les branches :  
Joie, Joie ! car l'homme est sur ses fins ! )

Une pente indicible de blancheur,  
Foulable aux pieds, non pas imaginaire,  
Où montaient de grands équipages de rois.

### III

L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable.  
Que crains-tu de la guêpe ivre de son vol fou ?  
Vois, le soleil toujours poudroie à quelque trou.  
Que ne t'endormais-tu, le coude sur la table ?

Pauvre âme pâle, au moins cette eau du puits glacé,  
Bois-là. Puis dors après. Allons, tu vois, je reste,  
Et je dorloterai les rêves de ta sieste,  
Et tu chantonneras comme un enfant bercé.

Midi sonne. De grâce, éloignez-vous, madame.  
Il dort. C'est étonnant comme les pas de femme  
Résonnent au cerveau des pauvres malheureux.

Midi sonne. J'ai fait arroser dans la chambre.  
Va, dors ! L'espoir luit comme un caillou dans un creux  
Ah, quand refleuriront les roses de septembre !

### IV